Lettre d'Hollywood

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Film = Film Suisse : offizielles Organ des Schweiz. Lichtspieltheater-Verbandes, deutsche und italienische Schweiz**

Band (Jahr): **6 (1940)**

Heft 93

PDF erstellt am: **04.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-734753

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

un film toutes les paires de bas dont elle a besoin. Mais elle doit les enlever aussitôt son rôle terminé, elle a droit dans la vie privée à six paires de bas — par an — la carte d'habillement de 150 points ne permet pas d'en acheter davantage. De même pour ses robes; en temps de paix, il était d'usage qu'une actrice puisse racheter à très bas prix les robes élégantes et coûteuses qu'elle avait portées pendant qu'elle tournait; cette coutume est abolie, la vedette rend le chef-d'œuvre de soie qu'on lui a prêté, de façon qu'on puisse en utiliser l'étoffe pour un autre film.

«... Jusqu'à nos jours, les opérateurs du cinéma étaient toujours des civils. Le ministre de la propagande du Reich eut l'idée d'enregimenter les opérateurs et d'obtenir ainsi des visions de guerre absolument uniques. Le métier de «caméraman» est devenu la seconde occupation des soldats spécialisés. ... Chaque semaine on tire dans les ateliers plus de mille copies des actualités destinées à être traduites dans une vingtaine de langues.

«Au début de la guerre, l'on s'était cru obligé de fermer certaines salles par suite du manque de personnel technique. On est arrivé à remplacer plus de 14000 de ces techniciens, dont les services spéciaux de l'armée avaient besoin, par des femmes. Pour la plupart, c'étaient les épouses, les sœurs ou les parentes des mobilisés. On institua des cours spéciaux qui se terminèrent par des examens donnant droit à un diplôme.»

Lettre d'Hollywood

(De notre correspondant spécial.)

Les bons livres font les meilleurs films.

Si les producteurs d'Hollywood voulaient tirer bilan de la dernière saison — d'une saison riche en réussites éclatantes, mais chargée également de graves soucis — ils seraient certes unanimes à constater que les plus grands succès furent tous des adaptations de livres qui sont depuis longtemps sur la liste des «best-sellers». L'exemple classique en est «Gone with the wind», le roman de Margaret Mitchell, dont le tirage n'est surpassé que par celui de la Bible. «Gone» et un autre film de David O. Selznik «Rebecca», inspiré lui aussi d'un livre fameux, ont rapporté jusqu'ici 20 millions de dollars à leur heureux producteur, qui les partage avec la M.G.M. Il est à noter que Selznik à payé «seulement» 50000 dollars pour les droits du roman — il faut dire «seulement» bien que chaque écrivain suisse serait fort content de vendre un roman pour plus de 200000 francs!

D'autres films encore doivent leur succès à des romans, et ce succès est d'autant plus grand — ce que nous devrions souligner — si l'on a respecté le contenu et l'esprit du livre. Jusqu'ici, il était d'usage à Hollywood de transformer, voire même de changer complètement les livres, pratique qui souvent a valu aux films américains les plus vives critiques en Europe. En revanche, des films comme «The Grapes of Wrath» ou «All This and Heaven too», réalisés exactement d'après des livres, ont donné des recettes considérables.

Quelle en est la raison? De nombreux spectateurs et notamment de nombreuses spectatrices vont au cinéma pour voir les films inspirés des livres qu'ils ont lus et aimés. Chaque femme américaine avait une image précise et vivante de Scarlett O'Hara ou de Mr. Chips, et voulait retrouver dans le film cette image et les émotions de la lecture. Si donc le film lui donne une impression méconnaissable, la spectatrice se fâche — et tous les directeurs de théâtre savent trop bien qu'une femme fâchée n'est point une bonne publicité. Toutes les expériences de ces derniers temps nous montrent combien justes sont ces réflexions; la preuve la plus récente en est le succès de «Northwest Passage» que des milliers de personnes ont vu pour trouver incarné, sous les traits de Spencer Tracy, le personnage du Major Roberts.

Il y a, naturellement, aussi des histoires originales qui ont permis de grands succès, mais c'est plutôt rare; souvent ce fut moins le sujet que la valeur de la production et le nom des vedettes qui étaient décisifs. C'est pour Spencer Tracy, Clark Gable, Claudette Colbert et Heddy Lamarr qu'on est alléé à «Boom-Town», et pour la Garbo ayant enfin un rôle gai, qu'on a vu «Ninotchka».

Signes de crise et espoirs.

La production américaine a connu, ces jours-ci, une baisse jamais vue auparavant. Le 20 octobre, 27 films seulement étaient en travail dans les studios d'Hollywood — contre 46 deux semaines auparavant, 50 il y a un an et 52 il y a deux ans. Cette stagnation se reflète également dans ce fait que la 20th Century Fox n'a tourné, à cette date, qu'un seul film: «Western Union» de Fritz Lang. Mais on espère que l'activité cinématographique, souffrant des élections présidentielles, va se ranimer dès le mois de novembre et que la fin de l'année verra déjà une très forte reprise. Pour sauver l'industrie, il faudra supprimer, ainsi pensent bien des experts, la pratique des «double-programmes» et réduire les cachets de tous les collaborateurs du cinéma.

Dans les milieux des exploitants, on s'oppose à cette nouvelle pratique d'augmenter les prix pour certains films. Le public est vexé de voir chaque semaine d'autres prix affichés à la caisse. Et l'expérience a bien prouvé que certains films, vendus trop chers et entraînant pour cela une augmentation des prix d'entrée, auraient pu avoir, aux prix normaux, des recettes bien plus élevées. La plupart des grands films sont déjà loués non pas pour une somme fixe, mais sur la base d'une participation (d'environ 70%) des producteurs qui, dans la plupart des cas, sont également des distributeurs. Le film de Chaplin «Great Dictator», par exemple, est ainsi placé par les United Artists.

On s'efforce de réduire les frais de production par tout moyen et notamment par les inventions techniques et des truquages photographiques développés en art par les «special effects photographers». Mais ce qu'on appelle à Hollywood des «petits» budgets, suffirait certainement pour faire en Suisse — et plus encore en France ou en Italie — des œuvres de grande classe. Car un film qualifié par le producteur comme «extrêmement bon marché» coûte au moins 250000 dollars, donc plus de 1 million de francs.

Technique

Les «Soundies».

Il nous faut encore mentionner une innovation sensationnelle (on pourrait presque dire: une invention) qui pourrait avoir une grande importance pour l'avenir du cinéma et cela non seulement en Amérique. Il s'agit des films dits «*soundies*» qui sont réalisés maintenant par la Globe Production Inc., dont le chef est James Roosevelt, fils aîné du Président des Etats-Unis.

Un «soundie» est un film sonore de 16 mm, avec musique et chant, projeté durant trois minutes par un appareil de l'apparence d'un grand récepteur radio. Les projecteurs, appelés «Mills Panorama», sont automatiques comme le piano électrique d'autrefois ou les boîtes à musique; pour 10 cents, on aura un petit film, mais qui ne ressemble en rien aux «fabricats» qu'on montra à Montmartre aux messieurs quand leurs épouses étaient loin. Ce sont au contraire des films de musiques et de danse, ou même des pièces d'orchestre jouées par des musiciens «visibles».

La société Mills à Chicago a dépensé trois millions de dollars pour perfectionner ses appareils et en faire de véritables petits cinémas qu'on peut placer partout, dans les restaurants, les hôtels, les établissements publics, et qui permettront à tout le monde de voir, pour une pièce de 10 cents, un film excellemment réalisé. Dans les mois prochains, les premières 5000 ma-